

-LA INSPIRACIÓN -

*El armonioso demonio desciende y me circunda
André Chénier*

¡Ah! Cuando se desbocaba así la poesía,
torrente impetuoso, frenesí que ardía,
en mi alma vibraba con indecibles acordes.
Como la ola marina bajo el huracán arremetía,
bajo la musa el corazón en mi pecho latía,
pero mi lira nunca igualaba mis goces...

Por la inspiración, quedaba sin aliento
como la druida en la cima del dolmen.
Imploraba por dar forma a mi pensamiento,
tu lenguaje etéreo, música, ¡eco de Edén!

Son sentimientos misteriosos, que quedan en reserva,
que ninguna palabra puede transmitir, que sólo tú expresas.
Esos sueños, incomprensidos para el mundo que se recorre,
esos éxtasis de amor de un corazón que acaba de nacer.
Así, habría querido, por darlos a conocer,
entonar con mis dedos seráficos acordes.

Habría querido, inclinada hacia el arpa sonora,
esparcir en torno a mí, el alma que me devora
en caudales de armonía a los ángeles robados.
Sí, habría querido ver, cuando mi alma está transida,
los corazones palpitantes de una multitud desconocida,
que en mis divinos cantos quedasen atrapados.

¡Vanos deseos! Siendo aguilucho, mis alas cercenaron.
Hacia las esferas eternas mi vuelo arrebataron
para que en este mundo me arrastre.
Si la musa me inspira y viene a deleitar mi ruta
mi canto parece sin eco, nadie lo escucha
y el himno inacabado en lágrimas se expande.

(Agosto de 1833)

L'INSPIRATION

Ah ! lorsque débordait ainsi la poésie,
Torrent impétueux, brûlante frénésie,
Dans mon âme vibraient d'indicibles accords ;
Comme sous l'ouragan bat la vague marine,

Sous la muse mon cœur battait dans ma poitrine,
Mais ma lyre jamais n'égalait mes transports !...
Par l'inspiration je restais oppressée,
Comme la Druidesse au sommet du Dolmen ;
J'implorais, pour donner un corps à ma pensée
Ton langage éthéré, musique, écho d'Eden !

Il est des sentiments, mystérieux, intimes.
Qu'aucun mot ne peut rendre, et que toi seule exprimes ;
Ces rêves, incompris du monde où nous passons,
Ces extases d'amour, d'un cœur qui vient de naître,
Alors, j'aurais voulu, pour les faire connaître,
Moduler sous mes doigts de séraphiques sons !

J'aurais voulu, penchée à la harpe sonore,
Répandre autour de moi l'âme qui me dévore,
Dans des flots d'harmonie aux anges dérobés !
Oui, j'aurais voulu voir, quand mon âme est émue,
Tous les cœurs palpitants, d'une foule inconnue,
Sous mes accents divins demeurer absorbés !

Vains désirs ! jeune aiglon, on a coupé mes ailes,
On a ravi mon vol aux sphères éternelles,
Pour me faire marcher ici-bas en rampant !
Si la Muse, parfois, vient visiter ma route,
Mon chant meurt sans écho, personne ne l'écoute ;
Et l'hymne inachevée en larmes se répand !

(Août 1833)

Le Malheur

Le malheur m'a jeté son souffle desséchant :
De mes doux sentiments la source s'est tarie,
Et mon âme incomprise avant l'heure flétrie,
En perdant tout espoir perd tout penser touchant,

Mes yeux n'ont plus de pleurs, ma voix n'a plus de chant,
Mon cœur désenchanté n'a plus de rêverie ;
Pour tout ce que j'aimais avec idolâtrie,
Il ne me reste plus d'amour ni de penchant.

Une aride douleur ronge et brûle mon âme,
Il n'est rien que j'envie et rien que je réclame,
Mon avenir est mort, le vide est dans mon cœur.

J'offre un corps sans pensée à l'œil qui me contemple ;
Tel sans divinité reste quelque vieux temple,
Telle après le banquet la coupe est sans liqueur.

La desgracia

La desgracia me ha echado su aliento que deseca:
de mis dulces sentimientos la fuente se ha secado,
y mi alma incomprendida, marchitada antes de tiempo,
al perder toda esperanza pierde sus tiernos pensamientos,

mis ojos ya no tienen lágrimas, mi voz no tiene canto,
mi corazón desencantado ya no tiene sueños;
para todo lo que amaba con idolatría
ya no me quedan ni amor ni gusto,

un árido dolor roe y quema mi alma,
no hay nada que ansíe ni nada que pida,
mi porvenir ha muerto, el vacío llena mi corazón.

Ofrezco un cuerpo sin ideas al ojo que me contempla;
como sin su dios se queda un antiguo templo,
como tras el banquete la copa queda sin licor.

Les orphelins de Palerme

Le jour vient de tomber, jour brûlant de l'été
Qui laisse, en s'éteignant, un crépuscule rose
Dont la lueur descend en reflet argenté
Sur l'enfant chaste et nu, qui mollement repose.

Insoucieux, il dort ; pour lui le jour fut plein
De doux soins, qu'il a pris pour les soins d'une mère.
Il ne sait pas encore, pauvre enfant orphelin
Qu'il n'a plus qu'une sœur dont la vie est amère ;

Une sœur que la mort épargna comme lui,
Quand le fléau changeait Palerme en cimetière,
Ange sauvé par Dieu pour être son appui,
Seul être survivant à sa famille entière.

Vierge de dix-sept ans, elle a déjà souffert
De ces graves douleurs qui vieillissent la femme ;
A l'amour maternel son cœur pur s'est ouvert
Avant qu'un autre amour soit éclos dans son âme.

Jeune, sans joie au cœur, et belle sans orgueil,
A son frère au berceau, sa vie est enchaînée ;
Pieuse, elle a juré sur un double cercueil
De remplacer, pour lui, leur mère moissonnée.

Si, durant son repos, elle l'entend gémir,
Elle verse un lait pur dans sa bouche vermeille,
Murmure encore le chant qui vient de l'endormir
Et se penche vers lui jusqu'à ce qu'il sommeille.

Mais son œil s'est fermé; son petit bras pendant
Fait ployer le coussin de la chaise d'ébène,
Où, mieux qu'en son berceau la brise d'occident
Rafraîchira son corps de sa suave haleine.

La sœur reste à genoux près du frère qui dort ;
Avant de regagner sa couche virginale,
Sur leurs pauvres parents, endormis par la mort,
Elle prie, et vers Dieu sa prière s'exhale.

Alors la Foi répand sa céleste douceur
Sur les pensers de deuil que son âme renferme ;
Et la mère de Dieu sourit comme une sœur
A cette vierge-mère, orpheline à Palerme.

Los huérfanos de Palermo

El día ha caído, un ardiente día de verano
que deja, al apagarse, un crepúsculo rosado
cuyo brillo descende en reflejos argentinos
sobre el niño casto y desnudo que sin fuerzas descansa.

Despreocupado, duerme; el día para él estuvo lleno
de dulces cuidados que piensa son de madre.
Aún no sabe, pobre huérfano,
que sólo tiene una hermana cuya vida es amarga.

Una hermana que como a él no quiso llevar la muerte
cuando la peste hizo de Palermo un cementerio,
un ángel salvado por Dios para ser su apoyo,
única superviviente de toda su familia.

Virgen de diecisiete años, ella ya ha sufrido
los graves dolores que envejecen a la mujer;
su puro corazón al amor materno se ha abierto
antes de que otro amor floreciese en su alma.

Joven, sin dicha en el corazón, y bella sin orgullo,
a su hermano en la cuna su vida está encadenada;
piadosa, ha jurado sobre un doble sepulcro
reemplazar para él a su madre arrebatada.

Si, durante su descanso, le oye gemir
pone leche pura en su boca colorada,
sigue cantando la nana que acaba de dormirle
y se inclina sobre él hasta que se duerme.

Mas su ojo se ha cerrado; su bracito que cuelga
arruga el cojín de la silla de ébano
donde, más que en su cuna, la brisa de occidente
refrescará su cuerpo con su suave aliento.

La hermana se arrodilla junto al hermano que duerme;
antes de volver a su lecho virginal,
por sus pobres padres, dormidos por la muerte,
reza, y hacia Dios su oración parte.

Entonces la Fe expande su dulzura celestial
sobre las ideas de muerte que encierra su alma;
y la madre de Dios sonríe como una hermana
a esta virgen-madre, huérfana en Palermo